

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Georgie de Jeanne d'Arc Jutras (Éditions de la Pleine lune) / Le mot pour vivre d'André Berthiaume (Parti pris — l'Étincelle)

Gilles Cossette

Number 11, September 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40349ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cossette, G. (1978). Review of [Georgie de Jeanne d'Arc Jutras (Éditions de la Pleine lune) / Le mot pour vivre d'André Berthiaume (Parti pris — l'Étincelle)]. *Lettres québécoises*, (11), 14–16.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

GEORGIE

de Jeanne d'Arc Jutras
(Éditions de la Pleine lune)

Le mot pour vivre.

d'André Berthiaume.
(Parti pris — l'Étincelle)

par Gilles Cossette

Georgie est écrit comme un coup de poing sur la table, avec l'éloquence cinglante des gens patients, quand ils en ont ras le bol.

Jeanne D'Arc Jutras y raconte la vie d'une lesbienne, *gâiment et hardiment*, comme sa sainte patronne.

Qui pense aux enfants homosexuels ? Qui parle d'eux ? On nie carrément leur existence, puisqu'on persiste, avec un entêtement qui tient du fanatisme, à considérer l'homosexualité comme une phase précédant l'hétérosexualité ; l'enfant homosexuel, croit-on, n'est qu'un enfant hétérosexuel plus lent que les autres. Il faut le pousser un peu, lui faire violence, le décourager de son homosexualité. On s'y applique d'ailleurs avec une ruse, une obstination, une dureté, une cruauté indéniablement haïssables. Georgie en sait quelque chose.

Toute petite, elle commence, seule, la longue découverte de sa condition de marginale. L'éducation sexuelle, on le sait, consiste à parler aux enfants, en long et en large, de la *conception*, qu'ils ne connaîtront pas avant vingt ans, en évitant soigneusement de leur parler du *désir*, dont ils font très tôt l'expérience. On ne sait pas où ça pourrait mener. En outre, un minimum d'honnêteté intellectuelle obligerait alors à faire une distinction entre le désir hétérosexuel et le désir homosexuel. Il faudrait pour cela parler aux enfants de l'homosexualité avec une certaine objectivité et renoncer au registre qu'on lui réserve habituellement ; il va de l'indifférence dédaigneuse à la haine, en passant par la noble

indignation, la condescendance et le mépris. D'ailleurs, parler de l'homosexualité aux enfants, ne serait-ce que respectueusement, cela reviendrait à lui reconnaître une légitimité. Il n'en est pas question. On s'en tient donc aux spermatozoïdes et aux trompes de Fallope.

En attendant, des millions d'enfants homosexuels grandissent dans l'angoisse, seuls, laissés dans l'ignorance de ce qu'ils sont, de ce qui les attend, convaincus qu'ils sont mauvais et privés d'une préparation psychologique dont profitent les enfants hétérosexuels, continuellement exposés à des modèles, fictifs et réels.

Georgie ne demande pas la lune. Elle s'aperçoit qu'elle est lesbienne, elle

voudrait en parler à quelqu'un, être renseignée, rassurée, aidée.

Étendue sur le lit, la bouche enfouie dans la mollesse de mes oreillers, je refoule ma peine. Je suis seule. Je serai toujours seule dans ma solitude. Pourtant un jour, mue par un instinct obscur, j'ai cru pouvoir me confier à Maria. Mais devant la monstruosité de l'aveu à faire, j'étais demeurée sans voix, malaxée de culpabilité et de honte, écoeuramment désespérée. (p. 51)

Si Georgie se croit monstrueuse, c'est parce qu'on lui a fait croire qu'elle l'était. C'est la seule information que la société daigne transmettre à l'enfant homosexuel sur sa situation : l'homosexualité est une infirmité, laide, ridicule et contagieuse. La générosité maternelle elle-même flanche devant l'immensité du préjugé. La mère de Georgie, pauvre et ignorante, lui dit brutalement ce que d'autres font comprendre sournoisement, plus civilement, et rejette Georgie dans sa misère, sans pitié :

À quelques reprises, j'ai tenté d'aborder le sujet avec ma mère, mais aussitôt qu'il est question de sexualité, elle devient presque enragée et me rabroue. Sans même prendre le temps de m'écouter, elle me taxe de vicieuse. — T'as pas honte de m'parler d'ces cochonneries-là, espèce de salope.

Meurtrie, je recule, révoltée par la pensée que mon amour pour Irène soit considéré comme une saloperie. Me sentant méprisée, mal aimée et incomprise, je me replie sur moi-même. (p. 63)



À Irène non plus, elle n'osera pas parler. Les hétérosexuels ne craignent pas tant les déclarations d'amour. Tout ce qu'ils ont à craindre, c'est un refus. Georgie, en plus, risque la dénonciation, les ricanements, l'hallali.

Pourquoi ne lui avoir rien dit ? Je n'avais pas osé, craignant sa réaction (. . .) La peur de la perdre, qu'elle se détourne de moi à tout jamais, m'avait fait garder le silence. Elle l'aurait peut-être dit à sa mère et sa mère à la mienne. Quel drame ! Quel grabuge ! Quelle honte !

Comme les autres, Georgie a un premier chagrin d'amour. Parce qu'elle est lesbienne, sa déception sera plus cuisante. Non seulement Irène ne répond pas à son amour, mais elle se marie avec un jeune homme. Pour les homosexuels, minoritaires, les chances de trouver un partenaire sont réduites. Georgie n'est pas au bout de ses déceptions et elle commence à le comprendre. Dépassée, elle éclate. Le récit de ce qui suit est insoutenable. Après l'orage, une question courageuse illumine son esprit : « Le bonheur, c'est quoi pour une fille comme moi ? » (p. 52)

Georgie est devenue adulte et a donné à cette question de belles réponses, fières, généreuses, admirables. Tout un roman. *Georgie*. Quand j'ai eu tourné la dernière page, j'avais été conquis par un langage franc et noble, égayé par une désinvolture un peu rageuse, touché par une confiance fraternelle.

Le mot pour vivre

J'ai lu *Le mot pour vivre* en train, en route pour Vienne, et les germanophones de mon compartiment, plongés dans *Stern* et *Der Spiegel*, ont été dérangés par des éclats de rire bien québécois. *Le mot pour vivre*, drôle et poétique, est une lecture de vacances idéale, un assortiment de petits textes légers, feuilletés, comme des pâtisseries sur un plateau.

Quelques uns d'entre eux, d'ailleurs, parlent justement du plaisir de voyager et

de celui de lire en voyage. *Le bruit* évoque la poésie des aéroports, les joies des traversées de l'Atlantique en avion. *Aérogrammes*, c'est un bonheur ensoleillé, en Provence, le ciel bleu, le mistral, les croissants, les platanes, la chaleur, le temps qui coule doucement, et, surtout, la lecture :

La lecture innocente, naïve, sauvage, c'est l'évasion totale. Scandaleuse. À la portée des banquiers, des gueux, des bandits et des saints. Elle fait du bien, ravigote, comme un bain chaud. Lire plusieurs heures par jour en sachant qu'il n'y aura ni courrier ni coup de fil, lire pour le plaisir, juste pour connaître la suite, sans prendre de foutues notes, avidement, goulûment, comme un adolescent lit Tarzan ou Astérix en se rongant les ongles, c'est une thérapeutique incomparable. (p. 137)

Au plaisir de la lecture s'ajoute, pour certains, la joie d'écrire des « aérogrammes » élaborés, détendus, un peu fous, sortes de super-cartes postales :

Lire, écrire aussi. Avec la même désinvolture, la même liberté. Rien que pour le plaisir aussi. Au fil de la plume, un peu comme ça tous les jours ou presque. Sans trop relire, sans trop corriger, pour que le mot ne brouille pas l'émotion.

Elle est précieuse et fragile, cette émotion, si on a la chance, comme le narrateur du *Parc*, un écrivain, de voir la réalité faire des clins d'oeil au texte, danser avec lui, en le suivant, et faire de la magie avec les coïncidences.

D'ailleurs, où commence la réalité, où finit l'imaginaire ? On voit du cinéma en avion, on « voyage en cinéma », comme les amies de *Ménage à trois*, ou on perd la notion du temps devant un écran, comme dans *Écrire*, et on en est tellement troublé qu'on éprouve le besoin d'écrire :

Alors j'écris. Ce soir, c'est un besoin. La page reçoit le trop-plein de mes serremments de coeur. J'écris comme un autre dessine, peint, sculpte ou chante. (P. 122)

On voyage beaucoup dans *Le Mot pour vivre* et si André Berthiaume semble avoir une dent contre l'automobile, la plupart des moyens de transport l'inspirent heureusement.

André Berthiaume

Le mot pour vivre



les éditions parallèles
parti pris

Marcheur fanatique, j'ai goûté *La piétaille*, fantaisie futuriste sur le sort des piétons quand les automobilistes auront tout à fait gagné la guerre qu'ils leur livrent. *Le rétroviseur*, lamentation sur les embouteillages, est un éloge du métro.

C'est dans un autobus, quelque part entre Trois-Rivières et Québec, que se situe la mésaventure d'un couple scandaleux, Félix et Christine. (*Le rire dans la neige*). Ils viennent tout juste de se rencontrer, et déjà ils font l'amour, au vu et au su de tout le monde, comme si de rien n'était, dociles à l'instinct. Malheureusement, les autres passagers n'ont pas le sens de l'humour, eux, et leur font un mauvais parti. « Mais, écrit Berthiaume, le rire sourd de Félix engourdit peu à peu la douleur, augmenta, recouvrit progressivement tout le champ enneigé, s'amplifia encore et monta jusqu'au ciel . . . » (p. 36)

Fragments pourrait être l'ébauche d'un roman d'amour. Un homme cherche à comprendre un ami défunt. À travers le journal qu'il a laissé, on découvre un homme insatisfait, désabusé, ironique, morose, qui se croit un raté. Le malaise vient de son éducation, croit-il. « Produit pure laine pur fruit d'avant le Frère Untel, » il en veut à Duplessis, au Frère André, aux curés. C'est eux qui l'ont rendu timoré, il en est sûr.

La fin du journal laisse croire que son auteur accède enfin à la sérénité. Il n'a plus peur. Il veut vivre. « Vivre dans le présent, simplement, librement. C'est

curieux de se sentir si près en même temps de la sagesse et de la folie. » (p. 90.)

Le dernier chapitre du *Mot pour vivre*, le meilleur, le dessert, c'est *Ménage à trois*, une fantaisie sur la passion du cinéma et le chiffre trois. Il est composé de trois parties : *Scénario*, *Dialogue*, et *Journal d'Orson*.

À Trois-Rivières, Ava et Rita sortent du cinéma, lassées des triangles à deux hommes, comme dans *Jules et Jim* ou *Les valseuses*. Elles veulent former un triangle à deux femmes. Elles ont besoin d'un homme. Les deux premiers qu'elles abordent refusent. Elles en accostent un troisième. C'est un drôle de zèbre, un écrivain subventionné. « J'observe, j'écoute. J'ai des antennes spéciales. Je suis le nombril du monde, le porte-parole du peuple. » Il s'appelle Orson, bien sûr, et se prend pour un monstre sacré. Évidemment, il a la passion du cinéma. Dans son journal, le troisième homme s'attendrit sur le souvenir de ses premiers

contacts avec le septième art ; l'attente, la queue, dans une ruelle, entre des hangars de tôle et des escaliers de bois, les pièces de monnaie déposées dans un gobelet, sur une chaise, à l'entrée. « Dans la salle, la nervosité était à son comble. Et lorsque les lumières baissaient, nous étions déjà Cassidy, Autry, Zorro, Tarzan, Jungle Jim. » Le troisième homme fait un film par année. Peu de temps avant de rencontrer Ava et Rita, il mijotait un nouveau scénario, tendre, un brin mélancolique, et simple. « J'aspire à la simplicité. Je suis horriblement compliqué, instable et instruit, mais j'aspire à la simplicité. » (p. 196)

Ava et Rita ne pouvaient pas mieux tomber. Orson non plus. « J'acceptai la proposition, d'autant que j'étais le troisième homme qu'elles accostaient et que mon scénario tendre et simple stagnait. » (p. 202). Ils tournent ensemble des scènes de ménage à trois. Orson travaille des deux côtés de la caméra. C'est compliqué ; il réclame de l'aide :

Quel métier que celui d'homme-orchestre ! Les gens n'ont pas idée. Les critiques encore moins. Si seulement je pouvais faire écrire mes scénarios par un autre :

un écrivain-fantôme,

un homme-sandwich aux oeufs brouillés,

un philanthrope à lunettes,

un phantasme farineux,

un phénicien phosphorescent,

un phénix photogénique,

un philistin photographe,

un phraseur phénoménal,

un petit Robert qui a toujours le mot pour rire.

J'ai fini *Ménage à trois* à Vienne, au Café Mozart, en dégustant un clafoutis aux abricots. L'un et l'autre étaient savoureux.

Gilles Cossette

LES EXERCICES D'UN BON ÉTUDIANT

Le Miroir persan *

de Thomas Pavel



Ce n'est qu'au moment d'écrire son dernier récit que le narrateur laisse apercevoir, non seulement ses affinités avec le héros des cinq récits qui composent son texte, mais plus encore donne à contempler l'une de ses identités possibles. Ainsi le lecteur apprend-il les raisons d'ordre pratique qui ont induit le narrateur en tentation de faire de la littérature : « Les employés de l'université ayant droit à une forte réduction sur les frais de scolarité, Louis suivit un séminaire d'écriture littéraire . . . Comme de ces expériences antérieures, il lui restait un désir confus de dire quelque chose, il essaya la voie de la littérature. » (P. 123.)

Le texte de Thomas Pavel contient cinq ébauches de roman ou plutôt cinq voies possibles pour entrer dans un univers où le virtuel s'actualise, s'ordonne

et devient habitable. Pas plus qu'Aloysius, le héros du premier texte, disciple de Leibniz et amant d'une sorcière, le narrateur ne se décide à s'éloigner des confins où ne cessent de se toucher et de se diviser les deux régions limitrophes et antagonistes de la philosophie et de la création littéraire.

Thomas Pavel possède une plume alerte (elle court, elle court sur tous les chemins du monde !), beaucoup d'érudition (il a fréquenté chez Leibniz, chez Kant et chez nos modernes linguistes) ; il est très au fait des méthodes structuralistes. Son livre est savant, d'une froideur de miroir. Aux profanes, il semblera pédant et vide ; aux initiés, il apparaîtra habile et éloquent. J'en ai commencé la lecture dans l'enthousiasme. Petit à petit,

j'ai eu l'impression d'être entraînée par un maître habile dans une recherche philologique sur des textes morcelés, obscurs, aux grâces surannées. Bientôt, j'ai compris qu'il s'agissait en réalité d'un cours d'écriture/lecture moderne accéléré. Est-ce lassitude, manque de talent ou d'intérêt, à la dernière page de ce récit inachevé, j'ai admis qu'il ne trouverait pas en moi son prolongement.

Maintenant, je me retire à mon tour du cours d'écriture, sachant bien que, de toute façon, j'aurais échoué comme disciple de Jean-Paul-Louis-Thomas.

Gabrielle Poulin

* Montréal, Quinze, 1977, 147 p. (Coll. « Prose entière ».)